

LE NARRATIF EST-IL SOLUBLE DANS LE COGNITIF ?

Réflexions sur la sémiotique cognitive et le récit

Baptiste Campion, Florence Carion et Philippe Marion¹

La sémiotique cognitive, particulièrement dans le cadre de l'étude des processus de communication médiatisés, amène à poser tôt ou tard la question de l'inférence : comment un système sémiotique, avec ses caractéristiques propres, permet-il à un sujet d'élaborer une signification basée sur des indices par définition incomplets ? On peut émettre l'hypothèse selon laquelle les mécanismes inférentiels sont à considérer en étroite relation avec les systèmes sémiotiques sur lesquels ils s'appuient. C'est ce que nous voudrions proposer dans le cadre de cet article, nous interrogeant plus spécifiquement sur les mécanismes d'inférence suscités par les dispositifs textuels et supposés être à l'œuvre dans la réception de récits. Se pose alors la question de la spécificité de ce que nous appellerions *l'intelligence narrative*.

¹ Baptiste Campion et Florence Carion sont assistants au Département de communication de l'U.C.L., Philippe Marion est professeur au Département de communication de l'U.C.L. ; ils se rattachent respectivement au Groupe de recherche en médiation des savoirs (GReMS), au Laboratoire d'Analyse des Systèmes de Communication d'Organisation (LASCO) et à l'Observatoire du Récit Médiatique (ORM).

Nous pourrions la définir de manière très générale comme l'ensemble des capacités cognitives mobilisées dans l'interprétation et la compréhension d'un récit. En ce sens, elle fait partie des opérations d'inférence menée autour ou au départ du récit, ou plus exactement du récit et de la *narration*. En effet "si la narratologie porte sur des récits, elle se doit surtout d'examiner la narration en tant que passage à l'acte. En tant que pragmatique relationnelle"¹. En ce qui nous concerne, nous serions tenté d'associer, trop radicalement sans doute, le récit à l'énoncé et la narration à l'énonciation. L'intelligence narrative s'exerce donc à la fois sur l'appréhension des contenus présents dans le récit, mais elle porte aussi (surtout) sur la narration en tant que traces plus ou moins perceptibles d'une intentionnalité, celle de l'instance narrative. L'intelligence narrative, nous y reviendrons, serait donc cette faculté d'inférer le(s) "sens" du récit à partir de la détection efficace des intentions plus ou moins perceptibles de cette instance.

Il existe différentes façons d'aborder cette intelligence narrative, en référence à divers ancrages disciplinaires mais ne dialoguant pas beaucoup. C'est au rapprochement et à la confrontation de deux approches de ces opérations spécifiques que s'attardera cet article : les théories sémiotiques (narratives et littéraires) et les théories cognitives. Nous allons dans un premier temps envisager les apports de ces différentes théories à l'étude de la question de l'inférence et de l'intelligence narrative, avant de nous attarder sur les convergences et complémentarités de ces cadres théoriques dans l'étude de la compréhension et de la réception de récits. Sans prétendre pouvoir y apporter une réponse définitive, nous chercherons à clarifier les divergences (les oppositions ?) séparant les sciences cognitives et la narratologie quant à la place et la nature réservée à cette intelligence narrative dans les processus d'inférence². Il s'agira, à cet égard de dépasser l'écueil de deux positions excessives à nos yeux : d'une part, le refus de considérer l'inférence narrative comme présentant une quelconque particularité par rapport à l'inférence en générale ; d'autre part une

¹ Ph MARION, "Narratologie médiatique et médiagénie des récits", *Recherches en communication*, n° 7, 1997, pp. 62-63.

² Plus précisément, sur la question de la spécificité de l'inférence narrative, une partie de cet article est une synthèse des travaux menés dans le cadre du Séminaire interdisciplinaire de recherche en communication (COMU 3110) du DEA en communication de l'U.C.L. (années académiques 2001-2002 et 2002-2003), auxquels ont participé les auteurs.

tendance “narratophile” consistant à hypertrophier l’importance et la présence singulières du récit.

Bien que, à notre connaissance, n’ayant actuellement que très peu fait l’objet de développements dans le cadre de la littérature scientifique francophone¹, définir des balises permettant à la fois de rapprocher et distinguer ces deux approches nous semble d’autant plus nécessaire, pour les analystes que nous sommes, que la place du narratif dans les opérations cognitives est un élément essentiel à la compréhension de nombreuses formes de communication médiatisée. Car dans notre culture médiatique, et même si le récit n’est pas toujours reconnaissable comme tel, la narrativité occupe une place particulièrement importante, ne serait-ce que dans le discours journalistique et dans les modalités de mise en scène de l’actualité.

De l’inférence narrative : une perspective sémiotique

Le lecteur a longtemps été le grand oublié des théories classiques de la littérature, du moins jusqu’aux années 1970, où différentes théories se penchent alors sur lui. Cette centration sur le lecteur, et donc par conséquent sur l’acte et les processus de lecture, a amené différents auteurs à développer des théories basées sur des opérations d’inférence qui seraient spécifiques à la lecture. Parmi elles, les théories de la réception, à travers l’esthétique et surtout la sémiotique de la réception², ont développé des modèles différenciés mais relativement proches les uns des autres montrant que la lecture nécessitait un travail que nous qualifierions d’inférentiel de la part du lecteur. De

¹ Les publications anglo-saxonnes sont, dans ce domaine qu’elles ont déjà balisé (voir p. ex. D. HERMAN, *Story Logic*, Lincoln/London, University of Nebraska Press, 2002), plus nombreuses, pouvant prétendre à l’existence d’un véritable courant de recherche. Notons toutefois que, dans le cadre de cet article, nous ne prétendons nullement donner un aperçu exhaustif de la littérature dans ce domaine, mais seulement fournir des bases constructives pour un développement de ponts entre recherche francophone et anglophone.

² Les théories de la réception ne se limitent bien sûr pas à l’esthétique et à la sémiotique de la réception. Nous pourrions ainsi citer les courants de la psychologie et de la psychanalyse ou encore de la sociologie de la réception. Toutefois, ces courants traitant des effets de la lecture en termes de projection-identification, de sublimation du lecteur ou de construction de la lecture dans les pratiques sociales, nous ne les envisagerons pas, étant donné leur caractère périphérique par rapport à notre problématique de l’inférence.

manière générale, l'hypothèse commune à chacune de ces théories est que le lecteur est amené à compléter le texte pour le comprendre sur base de liens et références à des modèles plus ou moins pré-établis "stockés" dans une mémoire individuelle ou collective mobilisable au départ de certains stimuli.

Ainsi, Wolfgang Iser est assez représentatif du courant de l'esthétique de la réception tel qu'il s'est intéressé aux opérations de lecture. À travers sa théorie du "lecteur implicite"¹, Iser cherche à décrire la manière dont le lecteur réagit cognitivement aux parcours imposés par le texte : le "lecteur implicite", qui n'est pas sans rappeler le lecteur modèle d'Eco (cf. infra), est un rôle assigné par le texte au lecteur réel, dans lequel il est amené à construire une cohérence à partir d'éléments dispersés et incomplets, en s'appuyant sur un double répertoire : le sien (ensemble des normes sociales, historiques et culturelles) et celui du texte. La lecture est vue comme une résolution d'énigme ; elle archive les indices grâce à la mémoire.

Hans Robert Jauss² prend en compte cette dimension mémorielle de la lecture, mais sur le plan collectif, en définissant un horizon d'attente (correspondant au répertoire d'Iser), constitué d'un ensemble de conventions qui composent la compétence d'un lecteur ou d'une classe de lecteurs à un moment donné. Cet horizon d'attente se compose de la connaissance que le public a du genre d'appartenance de l'œuvre littéraire, de l'expérience littéraire héritée de lectures antérieures et de la distinction en vigueur entre langage poétique et langage pratique, monde imaginaire et réalité quotidienne. Cette définition permet de mesurer la distance entre l'horizon d'attente et l'œuvre nouvelle dont la réception peut entraîner un changement d'horizon. Si on extrapole cette perspective esthétique à notre propos, nous pouvons souligner le rôle de cette connaissance organisée et éprouvée du répertoire (ou de l'horizon d'attente) dans la lecture du texte vue comme une série d'opérations inférentielles basées sur les indices textuels, comme la reconstruction d'un sens au travers d'opérations cognitives consistant à mettre en rapport indices textuels et hypothèses appuyées sur la rencontre de ces indices et une connaissance préalable stockée en mémoire.

¹ Voir notamment W. ISER, *L'acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Mardaga, 1985.

² H. R. JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.

Ainsi, dans cette droite ligne, les chercheurs en sémiotique de la réception ont pu montrer comment le récit appelle le lecteur à développer toute une série d'opérations d'interprétation, non plus pour évaluer le texte dans une perspective esthétique, mais visant à échafauder une hypothèse de ce que signifie le texte, et à sans cesse éprouver/ajuster cette hypothèse en fonction des indices relevés dans le texte, ou en fonction de connaissances et capacités diverses guidant ce mécanisme d'interprétation. Amenée par Umberto Eco avec sa notion d'œuvre ouverte¹, cette vision sera surtout formalisée dans sa théorie de la coopération interprétative. Pour Eco, en effet, un univers textuel est par définition inachevé et ne peut se passer de l'effort du lecteur, d'où la nécessité de s'interroger sur ces mécanismes spécifiques d'inférence à l'œuvre dans la lecture. "Le texte est une machine paresseuse qui exige du lecteur un travail coopératif acharné pour remplir les espaces de non-dit ou de déjà-dit restés en blanc."² Pour ce faire, il élabore un lecteur virtuel, appelé Lecteur Modèle, "capable de coopérer à l'actualisation textuelle de la façon dont lui, l'auteur, le pensait et capable aussi d'agir interprétativement comme lui a agi générativement"³. En clair, ce lecteur idéal qui répondrait correctement aux sollicitations d'un texte est avant tout "un ensemble de conditions de succès ou de bonheur, établies textuellement, qui doivent être satisfaites pour qu'un texte soit pleinement actualisé dans son contenu potentiel"⁴. Sur ces bases, Eco tente de rendre compte du mouvement coopératif sollicité par le texte et l'activité interprétative qu'est la lecture : l'activité de lecture est pour lui une activité inférentielle. Lire signifie inférer à partir du texte un contexte possible que la suite de la lecture devra ou bien confirmer ou bien infirmer. Dans ce processus, le lecteur utilise une "encyclopédie", c'est-à-dire une mémoire collective constituée d'un dictionnaire de base, de règles de co-référence entre les termes du dictionnaire, d'une série de capacités cognitives minimales rendant possible l'emploi de cette encyclopédie, d'une familiarité avec les scénarios communs et intertextuels, et enfin d'une vision idéologique.

Michel Otten, dans sa sémiologie de la lecture, développe une approche de ce qu'il nomme le "geste de lecture" assez proche de ce

¹ U. ECO, *L'opera aperta*, Milan, Bompiani, 1962 ; IDEM, *L'œuvre ouverte*, Paris, Éd. du Seuil, 1965.

² U. ECO, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1985, p. 29.

³ *Ibid.*, p. 71.

⁴ *Ibid.*, p. 80.

modèle. Pour Otten, le lecteur construit, dès qu'il entre dans le texte, une hypothèse d'ensemble sur la teneur générale de celui-ci ; il y a donc une anticipation de la suite du texte, suivie de confirmation si le texte répond à l'attente. Par contre, si des significations inattendues surgissent, il doit y avoir rétroaction, reformulation, rectification de ce qui a été avancé. Le lecteur, "à partir de ses connaissances, de ses codes (mais aussi de son désir) réagit à certaines configurations du texte qu'il reconnaît ou croit reconnaître"¹. Pour ce faire, le "texte à lire", qui n'est pas à proprement parler un texte mais un ensemble de conditions permettant d'enclencher ce processus interprétatif, se doit de receler un certain nombre de lieux d'incertitudes de toutes natures (points de flous, ambiguïtés, symboles obscurs, associations énigmatiques, indécidables syntaxiques, allusions implicites, blancs, paradoxes, contradictions, etc.) qui permettront au lecteur de développer cette démarche interprétative. La lisibilité contraint le lecteur, des degrés d'opacité de la lisibilité provoquent sa créativité, sa mémoire culturelle, ouvre au pluriel du texte, comme le souligne Philippe Hamon². Réciproquement, le "texte du lecteur" comprend, comme l'encyclopédie d'Eco le répertoire d'Iser ou l'horizon d'attente de Jauss, toute une série de codes culturels lui permettant de maîtriser la langue symbolique de la littérature. L'opération de lecture consiste en la rencontre de ces deux textes, sur base d'hypothèses élaborées progressivement par le lecteur grâce à une reconnaissance implicite dans le texte à lire d'un ou plusieurs textes ou structures de texte déjà lus et compris. Une série d'opérations, qu'Otten énumère (condensation, ajout, retranchement), permet au lecteur d'assurer la cohérence du texte ainsi reconstruit.

Otten se centre toutefois sur le processus de lecture, sans chercher à dépasser le littéraire. Dans la suite de cet article, nous allons ouvrir le questionnement en nous intéressant plus spécifiquement au récit et à la narration, au-delà du texte littéraire.

¹ M. OTTEN, "Sémiologie de la lecture", in M. DELCROIX et F. HALLYN (dir.), *Introduction aux études littéraires, méthodes du texte*, Paris-Gembloux, Ed. Duculot, 1987, p. 342.

² Cité dans M. OTTEN, *op. cit.*, p. 346.

Récit et inférence : la théorie des schémas

Si ces auteurs se sont intéressés, à leur façon, à la manière dont une structure narrative gère, suggère, programme la compréhension, cela soulève également d'autres questions, comme la dimension à proprement parler cognitive de la narration. Or, de nombreux travaux tendent à montrer que ces encyclopédies ou horizons d'attente peuvent également être considérés comme relevant de structures cognitives. Cela amène donc à interroger sous un autre angle les mécanismes inférentiels à l'œuvre dans la compréhension des récits.

Le récit est un des éléments centraux de la construction des identités individuelles et collectives. Les individus et les sociétés se racontent, et par cet acte de configuration d'un monde qui, sans cela, leur échapperait, parviennent à faire sens¹. À cette fonction identitaire du récit s'ajoute donc une dimension cognitive, dans la mesure où les constructions narratives –fictionnelles ou non– permettent le développement de formes plus ou moins spécifiques de connaissance du monde, permettent une forme d'"expérimentation" sûre et multiple de (certains aspects de) ce dernier. Le récit est vecteur de construction de connaissance au sens minimal que donne Jean-Pierre Meunier à ce dernier terme : "(...) connaître quelque chose, c'est avoir une représentation de ce quelque chose. Et peut-être ajoutera-t-on –ce qui serait déjà dépasser quelque peu le stade du minimal– que c'est aussi pouvoir manipuler cette représentation pour en tirer des informations"². Ce faisant, le récit permet également une "digestion" de l'expérience du monde, à travers ce que Paul Ricœur appelle la refiguration³.

Dans cette optique, de nombreux auteurs ont pu constater ce rôle du récit comme "technologie de l'intelligence"⁴ dans différents types d'opérations cognitives, concernant notamment le traitement inférentiel. C'est pour cette raison que la psychologie cognitive a étudié sous

¹ Voir P. RICŒUR, *Temps et récit*, tome I, Paris, Éd. du Seuil, coll. "L'Ordre philosophique", 1983, pp. 85-129.

² J.-P. MEUNIER, "Connaître par l'image", *Recherches en communication*, n° 10, 1998, p. 37.

³ P. RICŒUR, *op. cit.*, p. 109.

⁴ Voir notamment la contribution de David Herman, dans ce même dossier, qui fait référence aux "psychological tools" définis par Lev Vygotsky.

cet angle le récit. Différentes recherches¹ (essentiellement anglo-saxonnes) développent l'idée selon laquelle la connaissance des mécanismes narratifs peut faire l'objet d'une formalisation concrétisée par le concept de schéma narratif (*story schema*).

Le schéma narratif apparaît dans ces études "comme une organisation cognitive prélinguistique très générale qui rend compte de l'ensemble des séquences comportementales planifiées en fonction d'un but. La notion de structure narrative se ramène en conséquence au fait que les événements successifs sont perçus comme reliés causalement et les comportements comme finalisés"². Le terme de *schéma* narratif est ici à comprendre au sens que lui a donné, sur un plan très général, Bartlett, et tel que l'ont plus spécifiquement développé des auteurs comme Norman et Rumelhart³, chez qui les *scenarios* (terme en lui-même révélateur), forme spécifique de schéma, peuvent être mis en rapport avec une forme de compréhension narrative de base d'une série de situations de la vie quotidienne (aller au restaurant, se lever, etc.). Jean Mandler ne dit pas autre chose en définissant le *story schema* comme étant avant tout un type spécifique de structure [mentale]⁴.

Le rôle fondamental de la forme narrative dans les performances d'un sujet amené à retenir des éléments, suivant qu'ils sont discontinus ou reliés au sein d'une structure narrative signifiante a été montré expérimentalement⁵. Dans le même ordre d'idées, on peut également

¹ Voir par exemple J. M. MANDLER, *Stories, scripts and scenes : Aspects of schema theory*, Hillsdale (N. J.), Erlbaum, 1984 ; N.L. STEIN et C.G. GLENN, "An analysis of story comprehension in elementary school children", in R.O. FREEDLE (ed.), *New directions in discourse processing*, Norwood, Ablex, 1979 ; ou même D.E. RUMELHART, "Note on a schema for stories", in D.G. BOBROW et A. COLLINS (eds), *Representation and understanding. Studies in cognitive science*, New York, San Francisco, London, Academic Press, 1975, pp. 211-236.

² M. FAYOL, *Le récit et sa construction. Une approche de psychologie cognitive*, Neuchâtel - Paris, Delachaux & Niestlé, 1985, p. 62.

³ Voir notamment, pour une définition et une présentation des caractéristiques des schémas : D. NORMAN et D. RUMELHART, "Schémas et frames", in *La psychologie*, Larousse, coll. Textes essentiels, tiré de "Representation in memory", CHIP 116, pp. 38-48, *Stevens' Handbook of Experimental Psychology*.

⁴ Elle définit la "story structure as a specific kind of schematic structure". Voir J. M. MANDLER, *op. cit.*, p. 17.

⁵ Et même, plus précisément, on peut expliquer des erreurs de restitution par la présence d'un schéma narratif qui chercherait précisément à relier entre eux par une trame narrative des éléments non nécessairement en relation. Pour toutes ces expériences, voir la présentation synthétique qu'en fait Michel Fayol, *op.cit.* Dans un bref article de *Sciences humaines*, ce même auteur résume dans les grandes lignes ce qui a porté l'intérêt des psychologues cognitifs sur le récit au départ de

retenir l'importance de la maîtrise de ces structures narratives (de ces schémas) comme mécanisme de rappel, et plus largement d'inférence, pour un sujet confronté à une épreuve de rappel ou à une perception lacunaire¹. Ces expériences rendent peu discutable l'idée selon laquelle le schéma narratif constituerait bel et bien une structure cognitive fondamentale sous-tendant une série de mécanismes inférentiels. Ces spécificités sont directement à relier à l'intelligence narrative.

Les mécanismes de traitement inférentiel ont donné lieu à différentes formes de modélisation. Pour notre propos, retenons simplement qu'on peut les identifier en nous référant principalement à deux grands cadres théoriques qu'il est intéressant de (très schématiquement) resituer afin de contextualiser au mieux notre réflexion sur l'inférence narrative. D'une part, il y a l'inférence vue comme l'application d'une série d'opérations logiques, où le *calcul* inférentiel consiste en la déduction de conclusions au départ de l'application de règles logiques appliquées séquentiellement à des symboles, comme le ferait un ordinateur. C'est par exemple, sous cet angle, la perspective adoptée par Dan Sperber et Deirdre Wilson² pour qui le mécanisme d'inférence consiste, au départ de l'application de règles logiques assez clairement identifiées, en l'établissement d'hypothèses correctes sur base des informations reçues et sur base de la (re)construction d'un contexte d'interprétation qui va servir à l'établissement de ces hypothèses. D'autre part, nous retenons les recherches qui tournent, globalement, autour de la théorie des modèles mentaux pour lesquelles la connaissance, et par extension les opérations cognitives (donc l'inférence) reposent avant tout sur la capacité d'activation d'une série de nœuds inter-reliés dans un réseau sémantique. Cette vision se rapproche de la théorie des schémas, initiée par Bartlett, et notamment développée par Donald Norman et David Rumelhart. Un schéma, c'est avant tout un "réseau d'informations relatives à un thème (ou un objet ou un événement) reliées entre elles et stockées en mémoire"³. Jean Mandler est plus précise en

cette notion de schéma empruntée à Bartlett. Voir M. FAYOL, "Comment le lecteur comprend un récit", *Sciences humaines*, n° 60, avril 1996, pp. 20-22.

¹ Pour une présentation synthétique de ces recherches, voir par exemple M. FAYOL, *Le récit et sa construction*, *op. cit.*, principalement ch.III et IV.

² Voir notamment D. SPERBER et D. WILSON, *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Éd. de Minuit, 1989, particulièrement ch. I.

³ J.-F. LE NY, *Dictionnaire de la psychologie*, Paris, Larousse, 1991.

montrant que ce type d'organisation mentale repose avant tout sur des relations d'association, de contiguïté, des relations spatiales ou spatio-temporelles entre objets, par opposition à une logique taxonomique ou catégorielle de classement des connaissances¹. Sur base de cette vision des connaissances, on peut décrire les mécanismes d'inférence comme un calcul sur base de ces représentations, mais ne relevant plus de l'application d'une logique formelle. Au contraire, il s'agit de faire jouer les relations d'association existant entre les éléments du schéma, lui donnant non seulement une grande puissance déductive ou interprétative, avec en plus l'avantage d'une économie cognitive relativement importante.

On retrouve dans les deux perspectives l'idée d'hypothèses élaborées au départ d'indices et éprouvées au fur et à mesure, qui se rapproche fortement de la modélisation de l'activité du lecteur proposée, par exemple, par Eco.

Les fausses évidences de l'inférence narrative

Il existe une homologie formelle forte entre la modélisation de l'inférence proposée par les théories narratives et les modèles issus des sciences cognitives. Mais il faut toutefois se garder de chercher à assimiler trop vite les unes aux autres.

On y retrouve la même structure fondamentale, à savoir l'idée très générale selon laquelle les opérations inférentielles se font au point de rencontre entre un certain nombre de stimuli extérieurs, identifiés dans l'environnement (ou dans le texte), et d'une mémoire organisée stockant les connaissances nécessaires aux opérations d'inférence sur base de ces stimuli (l'encyclopédie, le répertoire, ou, plus généralement, les schémas organisant les connaissances à propos de toute une série de choses). Dans les différents cas, cette rencontre amène à la construction d'éléments "nouveaux" (les chapitres fantômes, le contexte d'interprétation) directement utilisés par le

¹ Voir J.M. MANDLER, *op. cit.*, pp. 16-17. Bien qu'ancien et ne prétendant pas faire le point sur l'ensemble des théories des modèles mentaux (au sens large), cet ouvrage présente différentes théories plus ou moins étayées expérimentalement visant à présenter des modes (possibles) d'organisation de la connaissance et dans lesquelles on a pu utiliser le terme de schéma : organisation matricielle, linéaire, etc., au départ desquelles l'auteur essaie de définir plus précisément la notion même de schéma.

sujet, le lecteur, pour donner sens aux stimuli auxquels il est confronté.

Plus précisément, les différentes théories spécifient, à leur façon en fonction de leurs ancrages théoriques et objectifs de connaissance respectifs, le fonctionnement de cette “mémoire” indispensable à toute opération d’inférence. On peut considérer que là également les rapprochements possibles sont relativement évidents : sont stockées en mémoire des informations liées entre elles d’une certaine façon, et en réponse à l’un ou l’autre stimulus, ce sont des suites “pré-programmées” d’associations qui sont mobilisées à des fins inférentielles. Ce sont les éléments de l’encyclopédie stockés en mémoire qui sont mobilisés pour remplir les “espaces vides”, qu’il s’agisse du texte ou du monde. Toutefois, les différents modèles tablent sur la souplesse et l’adaptabilité de ce système qui réoriente la recherche de connaissances stockées en mémoire au fur et à mesure que lui proviennent les informations en provenance de l’environnement : processus par essais et erreurs, ou plus fondamentalement par formulation d’hypothèses que l’individu va chercher à confirmer ou infirmer en fonction des éléments dont il dispose.

Ce faisant, il est tentant de proposer un rapprochement des théories narratives et cognitives de l’inférence sur base d’une idée simple, à la fois séduisante et problématique : tenter une lecture des théories de la sémiotique de la réception en termes de théorie des schémas. Ces différentes similitudes entre les modèles est en effet susceptible de plaider en faveur d’une intégration des modèles narratifs aux modèles cognitifs issus de la théorie des schémas : cette dernière est susceptible de prendre en compte les particularités des modèles narratifs : l’encyclopédie, le répertoire sont tout-à-fait concevables en termes schématiques. Les différents codages, stylistiques, idéologiques, culturels ou autres (cf. Eco ou Otten, par exemple), sont modélisables dans ce cadre de pensée à partir du moment où ils constituent des déclinaisons particulières d’une série de modèles progressivement établis par la norme, l’usage, l’habitude ou l’institution littéraire, donc descriptibles et stockables en mémoire. On pourrait en conclure que le narratif est, en somme, soluble dans le cognitif : la théorie des schémas serait à même d’expliquer les mécanismes perceptifs et interprétatifs à l’œuvre dans la lecture de textes fictionnels et littéraires. Dans cette perspective, les multiples précisions des modèles narratifs consistent en quelque sorte en un modèle

détaillé des relations et du fonctionnement de ces relations existant au sein des schémas mentaux mobilisés.

Plaidant en ce sens, nous pouvons d'ailleurs souligner (ou rappeler) que les cognitivistes se sont de longue date intéressés aux modèles narratifs, et plus précisément aux modèles de récit en tant que schémas cognitifs. Si, dans le cadre des théories narratives, le récit est et reste avant tout un objet "extérieur" (sémiotique) et "autonome" (les études portent avant tout sur le texte, sans véritablement prendre en compte l'inscription de celui-ci dans un processus de communication et d'interprétation, par exemple¹), l'idée même de structure présuppose le texte en tant que déclinaison d'une structure mentale préexistante. Comme l'écrit Elisabeth Ravoux Rallo, un théoricien comme Propp, au-delà de la diversité des contes folkloriques étudiés, "fait l'hypothèse d'une sorte de conte matrice, qui n'existe que comme *construction mentale* [c'est nous qui soulignons], avec ses sept personnages (...) et trente et une fonctions (...) ²". Réciproquement, diverses recherches en sciences cognitives abordent le récit comme étant essentiellement un schéma mental à même de faciliter la réception, l'interprétation ou la mémorisation³. C'est ce que développent plusieurs théories cognitives se centrant sur la notion de "*story schema*"⁴. On établit dès lors un pont entre la structure sémiotique du récit et la structure cognitive des sujets ; le récit comporterait dès lors une dimension "intra-psychique", ou du moins activerait (autant qu'il se base sur) des fonctionnements cognitifs internes.

¹ Même si des théoriciens de la lecture ont cherché à se pencher "au-delà" du texte en ce qu'il appelle le lecteur à effectuer un certain nombre d'opérations cognitives nécessaires à la signification du texte. Voir p.ex *supra* ce que nous avons dit de la théorie de la coopération interprétative de Eco.

² E. RAVOUX RALLO, "Les mécanismes du récit", *Sciences humaines*, n° 60, avril 1996, p. 16.

³ Voir notamment M. FAYOL, *op. cit.*, plus particulièrement pp. 121-126.

⁴ Notons toutefois que si l'hypothèse du schéma narratif semble communément acceptée dans son principe, il n'est pas sûr que l'on puisse assimiler aussi facilement le *schéma narratif* au *récit*. Le narratif sert assurément de structure sous-jacente aux éléments intégrés dans le schéma, mais cela n'en fait pas automatiquement un *récit*. À cette nuance s'ajoute en outre l'ambiguïté des langues : bon nombre d'études cognitives sont anglo-saxonnes, soulevant des difficultés d'équivalence de termes. Ainsi, au départ de la théorie du schéma, Jean Mandler utilise le terme de *story* (*story schema*) dont l'assimilation au *récit* francophone, si elle ne semble pas fautive, n'est pas nécessairement évidente (voir J. M. MANDLER, *op. cit.*, particulièrement ch.2). Nous reviendrons plus loin sur certains aspects de ces rapprochements.

Cependant, ce serait aller un peu vite en besogne, négligeant des différences importantes. Si, sous cet angle, la structure générale de ces modèles est commune, nous pouvons toutefois relever que ceux-ci ne sont pas pour autant facilement assimilables les uns aux autres. Certains éléments sur lesquels nous allons revenir ci-dessous semblent au contraire opposer plus que rapprocher ces deux cadres conceptuels. Et à la lumière de ceux-ci, il serait dès lors difficile de considérer l'inférence narrative comme étant simplement un cas particulier des mécanismes inférentiels "normaux" qui seraient mobilisés par l'individu lors de toute forme de raisonnement inférentiel. Allant plus loin, on mettra en évidence l'idée selon laquelle les mécanismes du récit mettraient au contraire en œuvre des mécanismes cognitifs relativement spécifiques à la lecture (ou plus généralement, à la consommation) de récit, allant éventuellement jusqu'à opposer l'intelligence narrative à l'intelligence "normale"¹.

Cette conception repose en partie sur la différence qu'il peut exister entre les circonstances où est déployée l'inférence telle que décrite par les sémioticiens (lecture ou position spectatorielle) et les situations d'inférence de la vie quotidienne ou de la conversation courante généralement étudiées par les cognitivistes. Cette constatation permet d'opposer les théories littéraires/narratives et théories cognitives de l'inférence en soulignant qu'une des clauses fondamentales du contrat de lecture de toute fiction, à savoir la suspension de l'incrédulité², peut être vue comme une charnière théorique entre différentes visions des mécanismes d'inférence. En effet, cette perspective autoriserait à considérer les mécanismes d'inférence propres à la consommation de récits comme étant radicalement différents des mécanismes d'inférence "classiques", "normaux", tels que développés par tout un chacun dans sa vie quotidienne. On pourrait même, à titre d'hypothèse, proposer l'idée selon laquelle le schéma narratif serait le "schéma premier", un des schémas mentaux les plus fondamentaux spontanément mobilisés, peut-être plus naturel

¹ Nos débats du Séminaire interdisciplinaire de recherche en communication du DEA en communication de l'U.C.L (2001-2002 et 2002-2003) ont notamment montré comment, suivant les circonstances de l'interprétation (situation de la vie quotidienne vs situation du spectateur de fiction, par exemple), les mécanismes d'inférence mobilisés pouvaient apparaître comme contradictoires. Globalement, la référence aux différents auteurs travaillés ces années-là semble permettre d'affirmer qu'un individu ne raisonnerait pas de la même manière dans l'un et l'autre cas. D'où la question de la spécificité de l'inférence narrative.

² "*Suspension of disbelieve*", pour reprendre l'expression de Searle.

que le raisonnement logico-déductif (par exemple), car plus intuitif. La suspension de l'incrédulité propre à l'état spectatorial marquerait le basculement du fonctionnement de l'esprit humain vers un mode de raisonnement inférentiel tout à fait particulier que nous pourrions appeler intelligence narrative : un mode de raisonnement et des opérations cognitives propres au décodage de textes (au sens large) narratifs. Précisons toutefois que la spécificité de ce mode de raisonnement ne tiendrait pas, par exemple, à une spécificité neuronale quelconque (que nous sommes de toute façon incapables d'établir ici), mais plutôt à une probabilité de mode de traitement de l'information, c'est-à-dire à un second niveau (le premier niveau serait simplement celui de la "capacité à" traiter une information, un signe, un stimulus, peu importe comment). Cela signifierait que les règles mobilisées dans le calcul inférentiel n'auraient une validité que dans le cadre d'une structure narrative, alors que les règles des mécanismes inférentiels que nous qualifions de "normaux" (communs, habituels) auraient une prétention de validité générale.

Au-delà, diverses dimensions propres aux mécanismes d'inférence narrative sont difficilement intégrables à une interprétation purement schématique du processus de lecture. Un récit (tel qu'ont pu le définir et l'analyser les narratologues¹) est plus qu'une simple structure (d'éléments, renvoyant à une structure mentale –le schéma), mais repose aussi (et peut-être surtout ?) sur des éléments de mise en forme (forme sémiotique, stylistique, rhétorique, esthétique, voire matérielle) faisant partie intégrante du récit, et n'étant que très peu (ou pas du tout) pris en compte par les théories du schéma et théories proches². Cette dimension spécifique au récit prend toute son acuité

¹ Même si, dans ce courant-là, on a vu se succéder différentes écoles prenant en compte ou non tel ou tel élément dans leur analyse. Ainsi, les structuralistes (Propp, Greimas, mais aussi Hamburger ou Bremond) adoptent clairement par rapport au récit une position se rattachant ou complétant assez bien l'hypothèse de la théorie du schéma (notons que l'un et l'autre utilisent le terme de "schéma narratif", mais dans des acceptions différentes quoique convergentes, et apparemment sans se référer l'un à l'autre ; voir notre remarque à ce sujet ci-dessus), considérant au final le récit comme existant en tant que structure –mentale– (la fabula), presque indépendamment de toute incarnation dans un système de signe particulier (récit oral, écrit, filmique, etc.).

² La narratologie médiatique s'oppose en cela aux narratologues structuralistes "classiques", qu'il s'agisse des formalistes russes (Propp) ou des structuralistes français (Greimas, Bremond...) pour qui l'"incarnation" de la structure n'a au final pas (ou peu) d'importance. Cette structure ne serait que la manifestation textuelle d'une structure mentale propre à un type de récit et plus ou moins partagée.

lorsqu'on se réfère aux situations quotidiennes d'inférence, où la "mise en forme" (sémiotique ou autre) de la réalité à laquelle tout un chacun est confronté n'est pas une donnée nécessairement pertinente. En outre, contrairement au récit où chaque élément mis en évidence est susceptible d'avoir une importance dans la compréhension de l'intrigue (songeons par exemple aux récits policiers), le monde n'a pas de caractère pandéterminé¹ donnant la certitude qu'il y a "quelque chose" à comprendre.

Enfin, le récit mobilise d'autres formes de cognition ou d'affects que l'inférence, comme la gratification ou le plaisir, interagissant cependant avec ces mécanismes inférentiels, voire faisant pleinement partie de ceux-ci : recherche de gratification à travers la confirmation d'hypothèses formulées ("j'ai bien deviné, ce que je suis bon") ou plaisir d'être trompé ("je ne m'attendais pas du tout à ce que le pianiste soit l'assassin, le suspense était vraiment génial"). La dimension du plaisir et de la gratification sont au cœur de l'inférence narrative alors qu'elle dépasse une activité de simple "décodage" ou même d'interprétation telle que prise en compte par les modèles inférentiels classiques. Le lecteur de fiction a ceci de pervers, pour un psychologue cognitiviste : s'il lui arrive de se tromper, comme tout un chacun, l'erreur d'interprétation, la mobilisation d'un schéma inapproprié, d'éléments inutiles de l'encyclopédie peut toutefois (et même *doit*, dans le chef de l'auteur) être source de plaisir. Plus généralement, la dimension personnelle de l'expérience esthétique de lecture ou réception médiatique faisant partie intégrante des processus mentaux d'interprétation semble difficile à prendre en compte dans un modèle à proprement parler inférentiel, même si cette dimension tient une importance capitale dans la mise en œuvre de ces mécanismes.

La connaissance stockée en mémoire, sous forme de schémas définis plus haut, nécessaire aux mécanismes d'inférence dans les modèles cognitivistes est donc avant tout une expérience (culturelle) du monde (ou d'une partie du monde). Si elle peut varier considérablement d'un individu à l'autre, elle reste ancrée dans une forme

¹ Ou alors nous entrons dans un débat philosophique que nous ne sommes certainement pas à même d'aborder ici !

² Différentes théories de la lecture ou du récit ont développé ces aspects. On rappellera simplement le célèbre "je sais bien [que je suis trompé] mais quand même [j'y crois, ou accepte d'y croire]" d'Octave Mannoni à propos de l'illusion théâtrale.

d'expérience du monde, avec une forme de prétention à une certaine validité générale. Les théories de la connaissance et de l'inférence narratives, au contraire, semblent tabler sur une spécificité à la fois de ces connaissances mobilisées, des opérations cognitives liées à la manipulation de ces connaissances, et du contexte/des contraintes de mobilisation de celles-ci. La connaissance (et les mécanismes inférentiels liés) liée au narratif serait valide uniquement dans l'univers narratif. L'encyclopédie (le répertoire...) comportent des connaissances relatives au monde et aux comportements humains en général, mais les auteurs s'attardent essentiellement sur les connaissances et compétences spécifiques au travail de compréhension du récit ou de l'œuvre littéraire (intertextualité, connaissance ou reconnaissance de genres ou de schémas narratifs spécifiques, etc.), difficilement exploitables dans des circonstances autres, ou n'ayant simplement pas de sens dans un cadre différent (on pourrait citer comme exemple le rapport à la "vérité" qui n'est assurément pas le même dans la vie courante et dans la fiction ; les rapports entre vrai et faux comme catégories mentales n'ont dès lors plus la même opérativité dans la fiction).

Vers une sémiotique cognitive du récit

Nous avons cherché à montrer ci-dessus que les visions de l'inférence d'un certain nombre de théories narratives et littéraires (et narratologiques) rejoignaient en grande partie la description que peuvent faire de ces phénomènes inférentiels la théorie des schémas. Mais en même temps, nous avons présenté un certain nombre d'éléments tendant à refuser une assimilation pure et simple des théories narratives au cadre englobant des schémas. Cela ne veut cependant pas dire que les deux cadres théoriques ne peuvent pas se renforcer l'un l'autre. Entre l'assimilation abusive et l'opposition stérile, il semble intéressant de tracer les contours du développement d'une approche cognitive de la narration à même de permettre la compréhension d'un certain nombre de situations de communication médiatique. Les recherches en communication portant sur les messages médiatiques ne semblent pas pouvoir faire l'économie d'une compréhension de ces mécanismes psychologiques généraux, tout comme la seule modélisation de ceux-ci ne permet pas de comprendre les phénomènes de communication médiatique si on ne les intègre pas

à une interrogation sur les formes sémiotiques utilisées dans les situations de communication.

D'abord, nous rejetons énergiquement la position consistant à *opposer* ces deux cadres théoriques. Ressortant de notre argumentation, on constatera en effet qu'il n'y a pas opposition, mais complémentarité certaine. Si, dans les arguments présentés ci-dessus, certains peuvent laisser accroire qu'une opposition réelle de fond existe, c'est simplement parce que ces éléments sont considérés à un même niveau, alors que les deux grands cadres théoriques pris en considération dans le cadre de cet article s'intéressent en réalité à des dimensions nettement différentes du récit.

Pour se référer à une distinction classique chez les cognitivistes qui se sont intéressés au récit, on peut considérer que les analystes du récit centrent leur attention sur le fonctionnement d'une *story grammar* descriptive de la forme linguistique (à comprendre dans une acception large) des récits, alors que les cognitivistes étudient le fonctionnement d'un *story schema* mental stocké en mémoire et guidant la réception, la compréhension ou la mémorisation des récits¹. *Story grammar* et *story schema* entretiennent évidemment des liens étroits, sans pour autant pouvoir être confondus l'un à l'autre (dans une perspective où la *story grammar* ne serait que l'étude de l'actualisation linguistique/sémiotique d'un *story schema* mental sous-jacent). Considérant maintenant notre question, à savoir les mécanismes d'inférence mobilisés dans la réception du récit, cette distinction implique un clivage sur l'objectif même des mécanismes d'inférence qui sont étudiés : alors que les cognitivistes, qui envisagent le récit comme une structure mentale, partent du principe selon lequel le récit (ou plus exactement une structure narrative) *sert à faire des inférences* (l'inférence fait sens, notamment au départ de schémas narratifs), les narratologues montrent avant tout que le récit, "machine paresseuse", est un objet *nécessitant un travail d'inférence* pour être actualisé (interprété, compris, pour faire sens), c'est-à-dire pour exister en tant que récit. Les deux formes de calcul en jeu ne s'opposent pas dès lors qu'elles sont mises en œuvre dans des circonstances différentes, à des niveaux à la fois cognitifs (pour les récepteurs) et analytiques (pour nous, analystes) différents.

¹ Voir par exemple, sur cette distinction, J. MANDLER, *op. cit.*, p. 18.

On pourrait avancer l'idée selon laquelle l'inférence sur base de *story schema* fait en réalité partie de processus cognitifs de base (au même titre que la logique formelle procédant à des calculs sur base de prédicats, les schémas et *frames* plus ou moins stéréotypés, par exemple), mobilisés par l'individu dans certaines circonstances, suivant un principe relativement évident d'économie cognitive (la référence explicite ou implicite à un *story schema* permettant la compréhension d'une situation donnée, la mémorisation d'éléments de l'environnement, l'identification rapide des tenants et aboutissants d'une situation, etc.). Par contre, l'intelligence narrative à proprement parler ne concernerait, elle, avant tout que des situations clairement identifiées, par exemple par ce basculement cognitif que constitueraient les marqueurs typiquement narratifs et/ou fictionnels ("il était une fois..."). Il ne s'agit dès lors plus de savoir pourquoi un sujet raisonne tantôt de façon "logique" (dans la vie quotidienne, par exemple) et tantôt d'une façon qui serait propre au récit, mais de prendre en compte les conditions sémiotiques mais aussi sociales¹ enclenchant prioritairement telle ou telle forme de mécanisme inférentiel, tout en s'interrogeant sur les conséquences possibles de cet "embranchement". L'enjeu est important sur le plan de la recherche (notamment en ce qui concerne les rapports entretenus entre ces deux "niveaux"), mais peut-être aussi et surtout pour les praticiens de la communication. Pensons à toutes les formes de documents médiatiques — du journal télévisé au jeu interactif — cherchant à communiquer un savoir ou une information à travers une mise en forme plus ou moins narrativisée.

¹ Faisant l'hypothèse que certaines circonstances institutionnelles et sociales sollicitent d'avantage certaines formes de raisonnement et compréhension. L'école et tout le système formel d'éducation solliciteraient ainsi beaucoup plus les démarches formelles allant parfois jusqu'à prohiber d'autres formes de raisonnement, compréhension et appropriation, tandis que les médias autoriseraient le recours à des formes de compréhension plus intuitives ou émotionnelles. En clair, on est obligé de réfléchir à l'école, on peut se laisser aller devant un film. Et la meilleure preuve est sans conteste que les élèves regardant un film à l'école sont sans conteste plus attentifs que chez eux... Plus généralement, il faut prendre en compte le fait qu'il existerait une attitude propre à la réception narrative, qui peut expliquer la référence, pour le lecteur, à un cadre interprétatif donné, et qui peut aussi nuancer la présentation que nous en faisons, pouvant — sous certains angles — apparaître réductrice.

Quelques perspectives

Le questionnement sur l'inférence narrative développé dans le cadre de ce texte montre l'importance de poursuivre le développement de cadres de références spécifiques permettant d'intégrer ces différentes approches. Le récit et la narration ont en effet cette particularité d'être à la fois un objet sémiotique assez précisément descriptible (cf. l'essentiel des approches narratologiques), et une structure étant elle-même le reflet de structures mentales acquises plus ou moins profondément ancrées dans nos routines cognitives et à ce titre mobilisables comme outils intellectuels spécifiques. Le récit nécessite un travail mental pour être compris par son récepteur, mais peut en même temps –et dans des contextes potentiellement différents– être appelé en mémoire au même titre que d'autres structures mentales. Toutefois, pour développer cette "double nature" du récit, une clarification conceptuelle est ici importante dans la mesure où le terme même de "récit" n'a pas nécessairement le même sens dans l'un et l'autre cas de figure : le récit des narratologues est un "produit fini", si l'on ose dire, observable et descriptible à ce titre, tandis que celui des cognitivistes est en réalité une structure mentale organisée temporellement et/ou narrativement (et ne serait donc pas un récit à proprement parler). Néanmoins, la distinction entre les deux n'est pas si évidente dans la mesure où cette distinction n'est pas toujours faite dans la littérature, notamment en raison de l'évolution des questionnements spécifiques (différentes approches cognitives¹ –déjà anciennes– des structures narratives oscillent entre l'étude de structures narratives et l'étude de récits sans toujours fixer de limite très précise entre l'un et l'autre), et surtout –on l'aura compris– dans la mesure où les cas les plus intéressants pour le chercheur et les plus prometteurs pour le praticien sont précisément ceux où la distinction n'est pas nécessairement possible.

¹ Voir notamment les recherches présentées par M. FAYOL, *op. cit.* ; voir également, à titre d'exemple de cette ambiguïté entre une approche du récit et d'une structure mentale (narrative) cette contribution de D. RUMELHART, "Note on a schema for stories", in Daniel G. BOBROW et Allan COLLINS (eds.), *Representation and understanding. Studies in cognitive science*, New York, San Francisco, London, Academic Press, 1975, pp. 211-236.

La poursuite du développement d'une narratologie cognitive doit donc veiller simultanément à développer des outils descriptifs prenant en compte la pleine spécificité sémiotique des récits, et à intégrer ceux-ci à une réflexion sur les opérations cognitives présupposées par ces cadres sémiotiques d'un côté, et provoquées par ceux-ci de l'autre.